

21^e Rendez-vous du cinéma québécois | Fiction

L'image, McLuhan et moi. Regard sur le court et moyen métrage

Simon Beaulieu

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

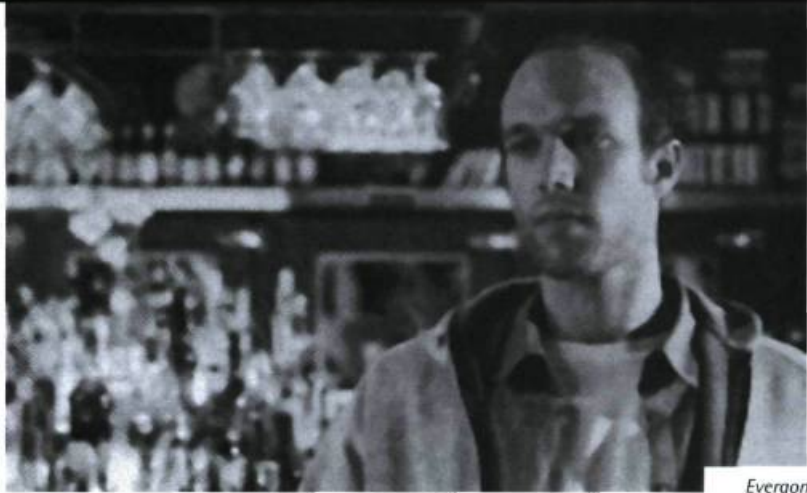
Beaulieu, S. (2003). 21^e Rendez-vous du cinéma québécois | Fiction : l'image, McLuhan et moi. Regard sur le court et moyen métrage. *Séquences*, (225), 6–6.

Manifestations

21^e Rendez-vous du cinéma québécois | FICTION

L'image, McLuhan et moi : regard sur le court et moyen métrage

Après une immersion de près de dix jours dans la cinématographie québécoise de 2002, prendre de la distance et dissenter sur la qualité de ce qui a été présenté s'impose comme un processus naturel et vital, voir essentiel. L'heure est donc au constat et à la réflexion, et à ce registre, globalement, la sélection des courts et moyens métrages des 21^e Rendez-vous du cinéma québécois (avec en tête la cinéaste Manon Briand) a de quoi laisser perplexe. Difficile de cerner d'un seul trait le sentiment qui se révèle après toutes ces projections, après avoir jeté un regard panoramique et absorbé sur la production de la dite *relève*. Sans savoir réellement si le terme est galvaudé, utilisé jusqu'à l'usure, jusqu'à ne plus vouloir rien dire, disons qu'il ne s'agit de relève que dans la mesure où la majorité des films présentés sont l'œuvre de jeunes cinéastes qui, dans la plupart des cas, en sont à leur première arme (pas sûr que le mot *arme* soit approprié, mais bon). Il est toujours hasardeux de tout vouloir englober en un seul et simple élan, de tout rassembler sous une même étiquette réductrice, résumant la réalité à une petite idée simple, mise en boîte pour témoigner des faits, sans nuance ni complexité. Malheureusement, ici, le bilan, sans être complètement univoque semble obéir à une décevante ligne directrice : le réel est disparu. Et le contenu aussi. Certains films sont forts intéressants voire très réussis, *Snooze* de Stéphane Lafleur, *Écrase bonhomme t'es pu dans l'coup* de Guillaume Demers, *Evergon* de Geoffrey Uloth et surtout l'inclassable *Cadillac Clown* de Robin Aubert (assurément le meilleur film de la section court et moyen métrage) mais dans l'ensemble, force est d'admettre que très peu de films possèdent une véritable vision. Beaucoup de films de genre, peu de regards d'auteur et en ce sens très peu de diversité autre qu'esthétique. Pas d'œuvre brouillon et maladroite qui risque, regorgeant d'idées et d'audace où le cinéma est utilisé comme véhicule vers la réalité, un outil pour saisir la vie au passage et non inversement comme un véhicule orienté obstinément vers lui-même. Le médium est devenu le message (McLuhan serait content). C'est l'affirmation du cinéaste qui sait faire du cinéma, qui montre son savoir-faire, celui qui sait utiliser un logiciel de montage dans toutes ses possibilités, qui sait cadrer et éclairer une image ou raconter une histoire qui saura plaire, travaillant au juste compromis entre la vision d'auteur et ce que l'on pense que le public veut voir. Ce qui en soi s'apparente à un paradoxe puisque le contexte de diffusion du court et moyen métrage



Evergon

québécois en salle, hors des circuits spécialisés, est déficient (ce qui est un tout autre débat). Alors à qui s'adresse-t-on ? Qui est ce public ? Où est-il ?

Lorsque l'on regarde la petite biographie des cinéastes dans le catalogue des rendez-vous, c'est plutôt éloquent : ils sont monteurs et réalisateurs télé, réalisateurs de clips, de vidéos corporatifs, de pubs aussi. Ils ont donc, avant tout et ce à des degrés divers, un rapport à l'image, à l'emballage, à l'encadrement. Dans ce contexte, il est plutôt difficile de se reconnaître ou de se retrouver. On ne nous parle plus. On s'évade et on fuit et c'est tant mieux, mais on se demande si ce qu'il y a devant nous a réellement quelque chose à nous dire. Même le phénomène underground de l'heure, le Collectif Kino, dont plusieurs courts métrages étaient présentés au rendez-vous, est fortement connoté par ce rapport à l'image. Kino s'est donné le mandat fort louable de produire hors de l'industrie, de faire beaucoup avec peu, sans subvention gouvernementale, sorte de version allégée du *do it yourself* de la philosophie punk. Dans le contexte où le cinéma québécois est sur le point de devenir une véritable industrie (le box office québécois a fait des recettes de près de 15 millions en 2002, une hausse de 50% par rapport à l'année dernière) et que Téléfilm Canada vient tout juste d'annoncer qu'il prisera le financement des films à recettes, produire indépendamment est une acte quasi héroïque. Le problème est que souvent ces œuvres sont inoffensives, parfois esthétisantes, parfois rigolotes mais rarement portées par une vision (du moins pour celles présentées aux Rendez-vous). L'intérêt réside ici non pas dans le film lui-même, son contenu, mais dans l'action de produire un film et peu importe le résultat. Le cinéma n'est donc plus ou moins un véhicule vers la vie, mais plutôt une plate-forme à l'action, à l'événement, au divertissement parallèle.

Devant un constat si peu réjouissant du cinéma à venir, il est juste de se demander si les 39 films sélectionnés sur une possibilité de 114 étaient ceux qui témoignaient le plus adéquatement de la relève du cinéma québécois.

Simon Beaulieu